6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

L'Egalité
DE ROUBAIX TOURCOING

6 PAGES 5 CENTIMES

Fondé en 1893

Téléphones : À LILLE N° 1.02 — À ROUBAIX N° 3.28 — À LENS N° 1.02

ABONNEMENTS — 3 mois / 6 mois / 1 an
Nord et Départements limitrophes . . . . 4 fr. 50 9 fr. 18 fr.
Autres Départements. . . . . 5 fr. 50 11 fr. 22 fr.
Les abonnements sont reçus aussi frais dans tous les bureaux de poste

Le Numéro 5 Centimes

PUBLICITE
Les Annonces et Réclames sont reçues directement aux Bureaux du journal et dans toutes les Agences de France et de l'Etranger

Lundi 12 Juillet 1909

(La scène représente le Palais impérial).

LE TZAR. — « Mon cher directeur de la police, expliquez-moi un peu cet imbroglio extraordinaire que me révèlent les journaux français ! On y représente mon ami le baron de Harting, un des plus hauts fonctionnaires de la police, comme un nihiliste dangereux ayant pris part à des attentats féroces...

LE DIRECTEUR DE LA POLICE. — « C'est la vérité, Votre Majesté ! Je n'ai jamais trouvé de meilleur moyen de supprimer les nihilistes que d'en faire des policiers. Les loups se mangent si bien entre eux ! Tant que ces gens-là crèvent de faim, ils nous créent mille difficultés, mais aussitôt que nous leur donnons la grasse prébende, ils deviennent les plus précieux défenseurs de l'autocratie. Ils restent nihilistes, mais pour annihiler leurs frères...

LE TZAR. — « Je vous serai fort obligé, dorénavant, de mettre au cou de pareilles gens la cravate de l'ordre de Saint-Chanvre, tout simplement. Faites votre besogne de policier entre policiers !

LE DIRECTEUR DE LA POLICE. — « Je m'incline, Sire, et je ferai selon votre désir ».

(Il sort.)

(Entre M. le Conseiller privé. Il vient d'entendre les derniers mots du Tzar.)

« Je supplie Votre Majesté de m'écouter un instant. J'ai une révélation des plus graves à lui faire. J'ai la certitude que le directeur de la police, qui sort d'ici, est un des chefs du Parti nihiliste !

LE TZAR. — « Oh ! ciel ! »

LE CONSEILLER PRIVE. — « Le ciel n'y fera rien. Mais nous voici dans de jolis draps, car toute la police est affiliée au nihilisme ! Ces sbires ont de gros besoins d'argent et ils émargent tout naturellement aux deux caisses : à la vôtre et à celle de la Révolution. Comme cela aussi, s'il y a un branle-bas, ils seront sûrs de ne pas perdre leurs places !

LE TZAR. — « C'est abominable ! Ralliez tous vos amis. Instituez une police dont je vous nomme le chef ! Ah ! mon ami, mon ami... Faites pendre tous les autres policiers !

(Le conseiller privé sort. Le ministre rentre par une autre porte avec un air mystérieux.)

« J'ai tout entendu ! Heureusement ! Hâtez-vous de faire jeter dans le fond d'une mine sibérienne le conseiller privé et ses amis. Ce sont les pires nihilistes ! Je vous en fournirai la preuve ! La gangrène anarchiste a, hélas ! gagné les plus hautes sphères du Palais. Mais nous sommes là ! N'ayez crainte...

LE TZAR. — « Oh ! ciel ! »

LE MINISTRE. — Qui jurerait que le ciel lui-même n'est pas aussi nihiliste ! Je m'en vais vous créer une garde sûre et mettre aux fers tous les suspects.

LE TZAR. — « Faites vite ! J'ai peur qu'il soit trop tard déjà ! »

(Le ministre sort. Le maréchal du Palais arrive sur la pointe de ses bottes.)

« Halte ! sire. Le ministre est un traître. Il est affilié à la confrérie de la Hache, qui a voté hier soir votre mort ! Laissez-moi sauver la vie de mon souverain. A la tête de mes braves strelitz, je vais faire place nette. »

LE TZAR. — Mais quel enfer est cette existence ! Tout le monde me trahit. Vous êtes mon suprême espoir. Tous les pouvoirs vous sont remis ! »

(Le maréchal du Palais sort. Le grand-duc survient.)

« Faites mettre à mort sur-le-champ le maréchal du Palais, qui a présidé le tribunal secret où votre mise à mort a été décidée. Mon pauvre frère, n'ayez confiance que dans les vôtres ! Fiez-vous à moi... »

(Dans un beau geste de dévouement, le grand-duc laisse tomber de sa poche une convocation du Comité révolutionnaire. Le Tzar se précipite. Il lit le nom de son frère.)

« Misérable ! rugit-il vers le grand-duc qui s'enfuit...

(Seul, le Tzar affolé cherche en vain autour de lui une figure familière, un regard ami et sincère. Il aperçoit un homme hagard, aux yeux dilatés, dont le doigt le menace terriblement...)

« Un nihiliste ! encore un nihiliste ! »

(Et l'homme devient plus effrayant encore de fixité menaçante et d'horrible pâleur) :

« Un nihiliste ! »

(Le Tzar apercevait son image dans une glace.)

CHRONIQUE

LE LOUP

— Messieurs, je n'ai jamais chassé, mon père non plus, mon grand-père non plus, et, non plus mon arrière-grand-père. Ce dernier était fils d'un homme qui chassa plus que vous tous. Il mourut en 1764. Je vous dirai comment.

Il se nommait Jean, était marié, père de cet enfant qui fut mon trisaïeul, et il habitait avec son frère cadet, François d'Arville, notre château de Lorraine, en pleine forêt.

François d'Arville était resté garçon par amour de la chasse.

Ils chassaient tous deux d'un bout à l'autre de l'année, sans repos, sans arrêt, sans lassitude. Ils n'aimaient que cela, ne comprenaient pas autre chose, ne parlaient que de cela, ne vivaient que pour cela.

Ils avaient au cœur cette passion terrible, inexorable.

Elle les brûlait, les ayant envahis tout entiers, ne laissant de place pour rien autre.

Ils avaient défendu qu'on les dérangeât jamais en chasse, pour aucune raison. Mon trisaïeul naquit pendant que son père suivait un renard, et Jean d'Arville n'interrompit point sa course, mais il jura : « Nom d'un nom, ce gredin-là aurait bien pu attendre après l'hallali ! »

Son frère François se montrait encore plus emporté que lui. Dès le lever, il allait voir les chiens, puis les chevaux, puis il tirait des oiseaux autour du château jusqu'au moment de partir, pour forcer quelque grosse bête.

On les appelait dans le pays M. le Marquis et M. le Cadet ; les nobles d'alors ne faisaient point comme la noblesse d'occasion de notre temps, qui veut établir dans les titres une hiérarchie descendante, car le fils d'un marquis qui n'est plus comte, ni le fils d'un vicomte baron, que le fils d'un général n'est colonel de naissance. Mais la vanité mesquine du jour trouve profit à cet arrangement.

Je reviens à mes ancêtres.

Ils étaient, paraît-il, démesurément grands, osseux, poilus, violents et vigoureux. Le jeune, plus haut encore que l'aîné, avait une voix tellement forte que, suivant une légende dont il était fier, toutes les feuilles de la forêt s'agitaient quand il criait.

Et lorsqu'ils se mettaient en selle tous deux pour partir en chasse, ce devait être un spectacle superbe de voir ces deux géants enfourcher leurs grands chevaux.

Or, vers le milieu de l'hiver de cette année 1764, les froids furent excessifs et les loups devinrent féroces.

Ils attaquaient même les paysans attardés, rôdaient la nuit autour des maisons, hurlaient du coucher du soleil à son lever et dépeuplaient les étables.

Et bientôt une rumeur circula. On parlait d'un loup colossal, au pelage gris, presque blanc, qui avait mangé deux enfants, dévoré le bras d'une femme, étranglé tous les chiens de garde du pays et qui pénétrait sans peur dans les enclos pour venir flairer sous les portes. Tous les habitants affirmaient avoir senti son souffle qui faisait vaciller la flamme des lumières. Et bientôt une panique courut par toute la province. Personne n'osait plus sortir dès que tombait le soir. Les ténèbres semblaient hantées par cette bête...

Les frères d'Arville résolurent de la trouver et de la tuer, et ils convièrent à de grandes chasses tous les gentilhommes du pays.

Ce fut en vain. On avait beau battre les forêts, fouiller les buissons, on ne la rencontrait jamais. On tuait des loups, mais pas celui-là. Et chaque nuit qui suivait la battue, l'animal comme pour se venger, attaquait quelque bétail toujours loin du lieu où on l'avait cherché.

Une nuit enfin, il pénétra dans l'étable aux porcs du château d'Arville et mangea les deux plus beaux élèves.

Les deux frères furent enflammés de colère, considérant cette attaque comme une bravade du monstre, une injure directe, un défi. Ils prirent tous leurs forts limiers habitués à poursuivre les bêtes redoutables, et ils se mirent en chasse, le cœur soulevé de fureur.

Depuis l'aurore jusqu'à l'heure où le soleil empourpré descendit derrière les grands arbres nus, ils battirent les fourrés sans rien trouver.

Tous deux enfin, furieux et désolés, revenaient au pas de leurs chevaux par un allée bordée de broussailles et s'étonnaient de leur science déjouée par ce loup, saisis soudain d'une sorte de crainte mystérieuse.

L'aîné disait :

— Cette bête-là n'est pas ordinaire. On dirait qu'elle pense comme un homme.

Le cadet répondit :

— On devrait peut-être faire bénir une balle par notre cousin l'évêque, ou prier quelque prêtre de prononcer les paroles qu'il faut.

Puis ils se turent.

Jean reprit :

— Regarde le soleil s'il est rouge. Le grand loup va faire quelque malheur cette nuit.

Il n'avait point fini de parler que son cheval se cabra, celui de François se mit à ruer. Un large buisson couvert de feuilles mortes s'ouvrit devant eux, et une bête colossale, toute grise, surgit, qui détala à travers bois.

Tous deux poussèrent une sorte de grognement de joie, et se courbant sur l'encolure de leurs pesants chevaux, ils les jetèrent en avant d'une poussée de tout leur corps, les lançant d'une telle allure, les excitant, les affolant, que les forts cavaliers semblaient porter leurs lourdes bêtes entre leurs cuisses et les enlever comme s'ils s'envolaient.

Ils allaient ainsi, ventre à terre, crevant les fourrés, coupant les ravins, grimpant les côtes, dévalant les gorges et sonnant du cor à pleins poumons pour attirer leurs gens et leurs chiens.

Et voilà que soudain, dans cette course éperdue, mon aïeul heurta du front une branche énorme qui lui fendit le crâne, et il tomba raide mort sur le sol, tandis que son cheval affolé s'emportait, disparaissait dans l'ombre enveloppant le bois.

Le cadet d'Arville s'arrêta net, sauta par terre, saisit dans ses bras son frère, et il vit que la cervelle coulait de la plaie avec le sang.

Alors il s'assit auprès du corps, posa sur ses genoux la tête défigurée et rouge, et il attendit en contemplant cette face immobile de l'aîné. Peu à peu une peur singulière qu'il n'avait jamais sentie encore le saisit, la peur de l'ombre, la peur de la solitude, la peur du bois désert et la peur aussi du loup fantastique qui venait de tuer son frère pour se venger d'eux.

Les ténèbres s'épaississaient, le froid aigu faisait craquer les arbres. François se leva, frissonnant, incapable de rester là plus longtemps, se sentant presque défaillir. On n'entendait plus rien, ni la voix des chiens, ni le son des cors, tout était muet par l'invisible horizon ; et ce silence morne du soir glacé avait quelque chose d'effrayant et d'étrange.

Il saisit dans ses mains de colosse le grand corps de Jean, le dressa et le coucha sur la selle pour le reporter au château ; puis il se remit en marche doucement, l'esprit troublé comme s'il était gris, poursuivi par des images horribles et surprenantes.

Et, brusquement, dans le sentier qu'envahissait la nuit, une grande forme passa. C'était la bête. Une secousse d'épouvante agita le chasseur ; quelque chose de froid, comme une goutte d'eau, lui glissa le long des reins, et il fit, ainsi qu'un moine hanté du diable, un grand signe de croix, éperdu à ce retour brusque de l'effrayant rôdeur. Mais ses yeux retombèrent sur le corps inerte couché devant lui et, soudain, passant brusquement de la crainte à la colère, il frémit d'une rage désordonnée.

Alors il piqua son cheval et s'élança derrière le loup.

Il le suivait par les taillis, les ravines et les futaies, traversant des bois qu'il ne connaissait plus, l'œil fixé sur la tache blanche qui fuyait dans la nuit descendante sur la terre.

Son cheval aussi semblait animé d'une force et d'une ardeur inconnues. Il galopait le cou tendu, droit devant lui, heurtant aux arbres, aux rochers, la tête et les pieds du mort jeté en travers sur la selle. Les ronces arrachaient les cheveux ; le front, battant les troncs énormes, les éclaboussaient de sang ; les éperons déchiraient des lambeaux d'écorce.

Et soudain, l'animal et le cavalier sortirent de la forêt et se ruèrent dans un vallon, comme la lune apparaissait au-dessus des monts. Ce vallon était pierreux, fermé par des roches énormes, sans issue possible, le loup acculé se retourna.

François alors poussa un hurlement de joie que les échos répétèrent comme un roulement de tonnerre, et il sauta de cheval, son coutelas à la main.

La bête hérissée, le dos rond, l'attendait ; ses yeux luisaient comme deux étoiles. Mais, avant de livrer bataille, le fort chasseur, empoignant son frère, l'assit sur une roche, et, soutenant avec des pierres sa tête qui n'était plus qu'une tache de sang, il lui cria dans les oreilles, comme s'il eût parlé à un sourd : « Regarde, Jean, regarde ça. »

Puis, il se jeta sur le monstre. Il se sentait fort à culbuter une montagne, à broyer des pierres dans ses mains. La bête voulut mordre cherchant à lui fouiller le ventre, mais il l'avait saisie par le cou, sans même se servir de son arme, et il l'étranglait doucement, écoutant s'arrêter les souffles de sa gorge et les battements de son cœur. Et il riait, jouissant éperdument, serrant de plus en plus sa formidable étreinte, criant, dans un délire de joie : « Regarde, Jean, regarde !»

Toute résistance cessa ; le corps du loup devint flasque. Il était mort.

Alors François, le prenant à pleins bras, l'emporta et vint le jeter aux pieds de l'aîné en répétant d'une voix attendrie : « Tiens, tiens, tiens, mon petit Jean, le voilà ! »

Puis il replaça sur la selle des deux cadavres l'un sur l'autre, et il se remit en route.

Il rentra au château, riant, pleurant, comme Gargantua à la naissance de Pantagruel, poussant des cris de triomphe et trépignant d'allégresse en racontant la mort de l'animal, et gémissant et s'arrachant la barbe en disant celle de son frère.

Et souvent, plus tard, quand il reparlait de ce jour, il prononçait, les larmes aux yeux : « Si seulement ce pauvre Jean avait pu me voir étrangler l'autre, il serait mort content, j'en suis sûr ! »

La veuve de mon aïeul inspira à son fils orphelin l'orreur de la chasse, qui s'est transmise de père en fils jusqu'à moi.

M. d'Arville se tut. Quelqu'un demanda :

— Cette histoire est une légende, n'est-ce pas ?

Et le conteur répondit :

— Je vous jure qu'elle est vraie d'un bout à l'autre.

GUY de MAUPASSANT.

CHOSES ET AUTRES

DEUX PRETRES

Ah ! ces gens d'église, tout de même ! Quand ils s'en veulent, ils s'en veulent bien, et Jésus, qui a voulu pacifier toutes les âmes, doit être fort triste, qui peut mesurer aux gestes de ses apôtres, toute l'inefficacité de sa prédication. « Tu ne diras pas à ton frère : Raca ! » Ils ne font que cela, les apôtres !

A Banz, qui est un lieu de pèlerinage bavarois, le curé et le chapelain vivent sur le pied de parfaite inimitié. Car il est dit : Aimez-vous les uns les autres. Le curé en veut au chapelain, parce que le chapelain, ami du « far niente », ne seconde pas assez le curé. Ce chapelain — encore un échec pour les paraboles divines ! — est quelque chose comme un ouvrier de l'heure onzième. Il y en a, hélas ! même chez les apôtres. N'importe ! Curé et chapelain, ces temps-ci, s'injurièrent comme ces héros d'Homère qui, eux du moins, avaient l'excuse d'être des soldats. Après les gros mots, ils en vinrent aux mains, et ce fut le chapelain qui attrapa presque tous les coups. Si l'on vous donne un soufflet sur une joue... dit l'Evangile, et vous savez le reste. Le chapelain maltraité ne tendit pas cependant son autre joue. Au contraire. Il chercha le meilleur moyen de se venger et l'eut bientôt trouvé. Tant il est vrai qu'on trouve tout ce qu'on veut dans les voies du seigneur !

Un matin donc, le curé vit arriver deux gendarmes qui lui dirent :

— Nous savons que vous êtes fou. Veuillez nous accompagner jusqu'à l'hospice, où nous avons l'ordre de vous faire interner.

— Mais je ne suis pas fou ! protesta le curé.

— Ils disent tous ça !... reprirent les gendarmes, et, sans plus discuter, ils ligotèrent l'ecclésiastique et le livrèrent, colis palpitant, à un psychiâtre qui le fit incontinent doucher. A M. D. G. Le duel entre le malade et le savant dura trois jours : le curé y perdit son latin et le psychiâtre sa science. Ce fut ce qu'on appelle une rencontre sans résultat. L'aliéniste, à la fin, avoua son impuissance : « Il se peut, dit-il, que ce curé soit fou. Mais sa folie n'est pas de ma compétence ; elle ne relève que de Dieu. Qu'on l'ôte de ma vue ! »

C'est ainsi que le curé put retourner à sa cure. Il eut dû, semble-t-il, songer en cheminant à son divin maître cloué sur la croix et trouvant encore dans sa grande âme la force de proférer des paroles de pardon. Eh bien ! non, il ne pensait qu'à sa vengeance. Il a commencé par déposer une plainte contre son chapelain. Il veut un châtiment exemplaire, et l'on ne peut pas dire comment cette aventure finira. Mais voici déjà que des esprits sérieux, ayant lu les détails de cette dispute de deux prêtres, se demandent si Jésus n'est pas mort inutilement sur le rocher sinistre du calvaire !

GRIFF.

LES SCANDALES de la Police Russe

LES EXPLOITS DES CREATURES DE HARTING A PARIS. — LEUR LUTTE AVEC LES TERRORISTES.

Paris, 11 juillet. — L'heure est venue, nous semble-t-il, de percer à jour l'organisation de cette ténébreuse police russe dont les agissements, mis en lumière grâce aux recherches acharnées des révolutionnaires étonnent et indignent l'Europe entière.

Après l'affaire Azeff, l'affaire Harting-Landesen a arraché à l'opinion publique un cri d'indignation. On se demande si l'on rêve à la lecture de ces épisodes sensationnels, et l'on a peine à croire — et surtout à comprendre.

L'histoire du département de police nous rapporte pourtant un incident fort pathétique relatif à l'origine de cette institution. Elle nous raconte que lorsque le tsar Nicolas Ier fit mander le premier chef du corps des gendarmes, il lui présenta un mouchoir blanc et, paternellement, lui dit : « Ce mouchoir doit être pour vous un symbole. Il faut que vous soyez blanc comme lui. Il doit vous servir à essuyer les larmes des faibles, des veuves et des orphelins. »

Le tsar avait été peut-être un peu imprudent en parlant de larmes. Car le souci constant de sa police ne fut pas de tarir les pleurs, mais bien plutôt de les provoquer. Les derniers exploits qui ont été portés à la connaissance du public nous ont prouvé, en effet, que non seulement elle se montre tracassière et intolérante contre tout ordre de citoyens, mais qu'elle suit les personnes suspectes jusqu'à l'étranger et là, si elles se tiennent tranquilles, invente et prépare des machinations pour les entraîner et pour les perdre.

PARIS, CENTRE D'ESPIONNAGE

Qui dirige cette vaste organisation d'espionnage qui a dans les capitales d'Europe, à Berlin et à Rome aussi bien qu'à Paris, des acolytes prêts à toutes les besognes ? Nous avons indiqué, ces jours derniers, qu'Harting en était considéré comme le chef. C'est, en effet, Paris qui est le centre le plus important d'émigration russe, et c'est ici que résident habituellement les personnalités les plus agissantes des organisations avancées. Il nous suffira de rappeler que les social-démocrates y sont représentés par M. Levine, directeur du « Prolétaire », les social-démocrates modérés par MM. Martoff Dahn et Krustaleff ; les socialistes révolutionnaires par Roubanowitch, Schevnoff, Delewsky, Agafonoff, etc. Il y a aussi des hommes comme Bourtzev et Léon Deutch, l'auteur bien connu de « Seize ans en Sibérie ». Et nous ne parlons pas du Bound ni des maximalistes qui, eux, cachent — et pour cause — les noms de leurs leaders.

Mais si le poste de chef-directeur de l'espionnage dans notre ville est le plus important de tous, son titulaire — comme d'ailleurs ceux de toutes les autres places similaires de l'étranger — reçoit le mot d'ordre du département de police de Saint-Pétersbourg.

Ce n'est pas que l'ambassade puisse ignorer, comme on pourrait l'avancer, l'identité véritable ou la carrière d'un chef de la police secrète. Non ; elle possède, au contraire, ses états de services. Mais le chef des espions a les coudées absolument franches : il exerce une acion indépendante et n'en fait qu'à sa tête.

SURVEILLANCE ET PROVOCATION

Les auxiliaires dont la police russe se sert appartiennent à deux classes. Elle a quelques agents qui la servent pour ainsi dire directement, et elle soudoie un nombre variable et infini d'agents provocateurs.

Ceux-ci sont spécialement chargés de se glisser dans les organisations ; d'en capter la confiance ; d'en surprendre les secrets, de les pousser, si possible, à des entreprises folles et compromettantes.

Les agents qui agissent en dehors des groupes se consacrent à la surveillance des particuliers. Ils harcèlent les concierges des réfugiés notoires de questions multiples et continuelles ; ils vont souvent loger dans l'hôtel même de leurs victimes, ou louent une chambre dans la maison d'en face ; ils suivent partout la personne qu'ils doivent filer, mangent dans le même restaurant, voyagent avec elle. Il est inutile d'ajouter que les réfugiés prétendent que les agents russes ont souvent, au cours de leurs manœuvres, l'appui de la police française.

On raconte, par exemple, qu'il y a quelques semaines, M. Bourtzev, s'apercevant qu'il était suivi, demanda à la personne qui le filait ce qu'elle pouvait bien lui vouloir.

Une courte altercation eut lieu, qui se termina par l'intervention d'un agent, qui emmena les deux adversaires au poste. M. Bourtzev fut immédiatement relâché. Mais il n'eut jamais, à ce qu'on affirme, l'avantage d'apprendre le nom de celui qui l'avait suivi avec tant de diligence.

Lorsqu'on aura ajouté que les femmes se mêlent aussi de l'espionnage et que les maîtresses des provocateurs exercent avec acharnement le métier d'espionnes et de provocatrices, on aura un tableau complet de l'étrange institution qui s'est si bien acclimatée en France.

REPRESAILLES TERRORISTES

La guerre défensive que les réfugiés russes à Paris furent obligés de livrer à la puissance occulte de la police politique a donné lieu, comme bien on pense, à des incidents sans nombre.

Parmi les plus récents, il faut citer la chasse au mouchard Dobroskokoff, soi-disant social-démocrate, lequel s'était installé rue de Rivoli, où il recevait les membres les plus tarés de la colonie et les poussait à des entreprises de provocation. Les révolutionnaires, mis en éveil, firent bonne garde autour de l'hôtel, mais Dobroskokoff, pour fuir leur surveillance, transporta son champ d'opération tout près de la gare du Nord. On eut tôt fait de le découvrir à nouveau, et, une deuxième fois, son hôtel fut garde à vue. Ce ne fut que nuitamment que le traître put prendre la fuite et disparaître.

D'autre part, l'étrange attentat dont fut victime au mois de mai dernier, rue de Bolivar, le chef de la police politique de Moscou, Van Kotten, est expliqué dans certains cercles révolutionnaires d'une façon très curieuse. Van Kotten avait, on le sait, persuadé au terroriste Vithow à se faire espion. Mais Vithow n'avait consenti à jouer ce rôle que pour échapper à la déportation et servir, par ses renseignements, ses camarades.

Or, une fois à Paris, il avait reçu des lettres où on l'excitait à préparer un attentat contre le tsar. Mais sa sincérité fut mise en doute. La mauvaise tournure prise par l'affaire Azeff rendait la police méfiante. Van Kotten serait donc venu à Paris pour se faire rendre les lettres compromettantes, et Vithow se serait refusé de les livrer. D'où l'altercation et le drame.

Avouons que cette version n'a rien d'invraisemblable. La police russe nous a désormais habitués à des romans bien autrement compliqués.

ECHOS

LA CROISSANCE DES ONGLES

Nous extrayons d'une revue scientifique étrangère les curieux renseignements qui suivent sur la croissance des ongles de la main.

Cette croissance, paraît-il, varie suivant une foule de circonstances : ainsi, les ongles poussent plus vite en été qu'en hiver et moins vite quand on est à jeun que quand on a l'estomac bien garni. Si l'on vient à être malade, même très légèrement, la croissance des ongles est retardée d'une façon sensible. La raison de ces singulières anomalies n'a pas encore été donnée.

Bien plus les ongles ne poussent pas également vite chez le même individu. Ceux de la main droite croissent un peu plus rapidement que ceux de la main gauche. Enfin, l'ongle du doigt médius pousse plus vite que tous les autres, les ongles du pouce et du doigt auriculaire — ou petit doigt — étant les plus lents à croître chez toutes les personnes.

En moyenne, les ongles de la main croissent de 0 cm. 079 environ par semaine, soit un peu plus de quatre centimètres par an. Un homme de soixante-dix ans a donc produit cinquante-six mètres de corne à l'extrémité de ses doigts, et chacun de ses ongles, durant le cours de sa vie, s'est renouvelé entièrement cent quatre-vingt-six fois. C'est une belle chose que la science !

UNE NOUVELLE INVENTION D'EDISON

Edison annonce aujourd'hui qu'après des années de patientes recherches, il a résolu le problème des accumulateurs. D'ici peu de temps toutes les questions auxquelles donne lieu la circulation urbaine seront réglées dans leur entier : les chevaux, les automobiles telles qu'elles existent en ces jours de moteurs à gaz, auront disparu, car les nouveaux accumulateurs permettant aux rues de devenir silencieuses supplanteront tous les moteurs existants.

La semaine prochaine, la nouvelle invention d'Edison sera expérimentée par les tramways de West Orange, Etat de New-Jersey. Un accumulateur à 60 compartiments, pesant chacun 18 livres anglaises, est capable de mouvoir de Londres à Southampton un chariot d'une tonne dans un temps trois fois plus réduit que celui exigé par une paire de chevaux.

La vie normale de ces accumulateurs ne sera pas inférieure à quatre années. Le chargement est des plus simples : il est comparable au gonflement d'un pneumatique : le conducteur muni d'une pompe n'aura en cours de route, si besoin est, qu'à la relier au fil le plus proche et en quelques secondes il pourra reprendre son voyage.

LA CHIRURGIE DE L'AVENIR

Elle nous promet les plus fantastiques transformations. La chirurgie de l'avenir sera la greffe humaine.

Par le moyen de frigorifiques, on conserve des fragments d'artères pendant un mois et plus, et l'on greffe ensuite ces lambeaux sur un homme ou un animal en santé. Le froid empêche les décompositions, et comme le décès de l'individu n'entraîne nullement la mort de toutes les parties de l'organisme, il est très facile d'en extraire le meilleur et de les conserver.

Dans les sous-sols des hôpitaux de demain seront rangées les armoires de conservation : l'armoire aux estomacs, l'armoire aux cœurs, l'armoire aux artères et celle des viscères.

Vous avez un cancer à l'estomac. Le chirurgien ira à l'armoire *ad hoc*, prendra une poche stomacale, et vous retirant la vôtre, vous ajustera la nouvelle.

Et vous serez un homme nouveau, le plus heureux des gastronomes.

Mais que le chirurgien ne se trompe pas et n'aille pas vous mettre un cœur à la place d'estomac !

La réorganisation de l'Artillerie

AU SENAT

LE GENERAL PICQUART SOUTIENT LE PROJET DE REORGANISATION COMBATTU PAR MM. PIERRE BAUDIN ET LE GENERAL LACROIX. — COMME LE QUORUM N'ETAIT PAS ATTEINT, LE SENAT REMIT SON VOTE A AUJOURD'HUI.

Paris, 11 juillet. — La séance est ouverte à deux heures, sous la présidence de M. Antonin Dubost.

On vote sans discussion :

1. Une proposition tendant à décerner des décorations dans la Légion d'honneur à l'occasion de l'inauguration du monument international élevé en l'honneur de Lamarck, et de la statue et du bicentenaire de Buffon.

2. Une proposition de M. Couyba, relative à la protection du droit des auteurs en matière de reproduction des œuvres d'art.

3. Un projet approuvant le réglement et les tarifs arrêtés par la conférence télégraphique internationale de Lisbonne.

4. Une proposition tendant à la modification de l'article 206 du Code d'instruction criminelle et portant que les inculpés acquittés ou bénéficiant de la loi de sursis, seront immédiatement mis en liberté.

L'ARTILLERIE

On reprend la discussion du projet relatif à l'augmentation et à la réorganisation de l'artillerie.

M. Pierre BAUDIN a la parole.

Il dit que dans la commission de l'armée, il s'est prononcé contre le projet de loi : il croit de son devoir d'expliquer les motifs de son attitude.

Sa préoccupation principale a été d'ordre financier. Toute réforme importante dans l'organisation de l'armée est en effet en connexion étroite avec un problème financier. C'est à ce point de vue que l'orateur s'est placé et entend se placer pour apprécier la loi.

M. Baudin entre ensuite dans le détail des charges que le projet du gouvernement nous imposera et les trouve excessives.

M. Baudin déclare donner sa préférence à la batterie de 6 sur la batterie de 4. Le pays, conclut-il, est prêt à tous les sacrifices mais à la condition qu'on lui dise exactement où nous allons. Il lui faut un programme de dépenses, je ne le trouve nulle part. Nous voulons de la clarté (Applaudissements).

M. DE MONTFORT combat la batterie de 4 pièces et voudrait que le gouvernement ne pose pas la question de confiance sur une question qui n'est pas politique.

DISCOURS DU GENERAL PICQUART

Le général PICQUART dit qu'il s'est préoccupé surtout de réaliser l'augmentation de l'artillerie sans nuire au recrutement des autres armes. La caractéristique du projet du gouvernement réside dans la préférence donnée à la batterie de 4 pièces sur la batterie de 6 pièces.

Le ministre de la guerre ajoute que de nombreuses expériences justifient cette préférence.

Nous nous sommes arrêtés à 120 pièces pa corps d'armée. Comment groupera-t-on les 30 batteries de corps d'armée. La commission propose de maintenir les deux régiments actuels. Le gouvernement en demande trois.

Le général Picquart dit que la réforme n'entraînera pas d'aussi lourdes dépenses qu'on a bien voulu le dire, et elle permettra de préparer dès le temps de paix l'organisation de la mobilisation (Applaudissements).

Le général BRUN vient, en qualité de commissaire du gouvernement, rendre compte des expériences du camp de Mailly, qui furent favorables à la batterie de 4 pièces

Le général LANGLOIS conteste la valeur de ces expériences. Il développe un contre-projet favorable à la batterie à 6 pièces.

ON VOTERA AUJOURD'HUI

Mais, le Sénat, n'étant pas en nombre, on décide de ne passer au vote que lundi.

La prochaine séance est fixée à demain, deux heures.

La séance est levée à six heures et demie.

Le monument de Gréard

Il a été inauguré hier par M. Doumergue.

Paris, 11 juillet. — On a inauguré hier, dans le square de la Sorbonne, le monument élevé à la mémoire d'Octave Gréard, ancien vice-recteur de l'Académie de Paris.

Le monument, œuvre du sculpteur Chaplain et de l'architecte Nénot, se compose d'un buste de Gréard placé sur un piédestal très large et surmonté d'une arcade au fronton de laquelle est placée en lettres d'or l'inscription suivante : « A Octave Gréard ». Sur le socle sont tracées des figures symboliques.

M. Doumergue, ministre de l'instruction publique présidait cette cérémonie, à laquelle assistaient également : MM. Liard, vice-recteur de l'Académie de Paris ; Levasseur, administrateur du Collège de France ; Appel, doyen de la faculté des sciences ; de Selves ; Chausse, président du conseil municipal ; Lépine ; le général Florentin, grand-chancelier de la Légion d'honneur ; Darboux, Poincaré, Charles Benoist ; Julien, président de l'A. ; Nénot, Chaplain, un grand nombre de membres de l'Institut et des délégations de tous le scorps savants ainsi que de l'Association des étudiants avec son drapeau. Le président de la République était représenté par le lieutenant-colonel Grasche.

MM. Liard, successeur de M. Gréard, Chausse, président du Conseil municipal ; de Selves, préfet de la Seine, ont successivement prononcé des discours dans lesquels ils rappelèrent l'œuvre de Gréard.

Discours de M. Doumergue

Au nom du gouvernement, M. Doumergue loue l'homme qui inspira les grandes directions du ministère de l'instruction publique :

« Cette inspiration, dit-il, on la recherchait